



JULIETTE, LE COMMENCEMENT

ENTRETIEN AVEC GRÉGOIRE AUBIN ET MARCEAU DESCHAMPS-SÉGURA

Le titre de votre pièce met en regard un prénom emblématique du théâtre et une idée très puissante, celle du commencement.

Grégoire Aubin : Effectivement, *Juliette, le Commencement* est une pièce épique, politique et sociale qui tire son inspiration du théâtre de William Shakespeare et de Victor Hugo mais aussi du cinéma de Christopher Nolan et du regard de Valérie Solanas, une intellectuelle féministe américaine qui s'est illustrée en essayant d'assassiner Andy Warhol. Juliette est l'héroïne d'un parcours initiatique. Nous la suivons à travers son éveil au féminisme et aux autres oppressions systémiques, son désir d'insurrection mais aussi son cheminement vers la responsabilité sociale, sorte de colonne vertébrale de la pièce. Tous les autres personnages s'organisent autour d'elle.

Quelles ont été les origines de ce projet ?

Marceau Deschamps-Ségura : L'idée de départ était de monter trois pièces de Shakespeare enchâssées les unes dans les autres. Et puis il nous est apparu que notre véritable désir était de défendre « nos thématiques » et d'écrire à partir de matériaux existants. *Juliette, le Commencement* est le premier volet d'une trilogie. C'est un projet qui est né avant mon entrée au Conservatoire, et que j'ai souhaité présenter aux Ateliers d'élèves pour fédérer notre promotion autour d'un texte ambitieux, écrit au final pour elles et eux. Il y avait une vraie volonté d'offrir à tous les comédiens et toutes les comédiennes une partition équitable avec un propos et un message fort à défendre. On pense surtout aux actrices qui ont beaucoup souffert des inégalités au plateau, parce que le théâtre classique n'est pas toujours au service des rôles féminins. C'est une récurrence que l'on retrouve aussi aujourd'hui dans les milieux artistiques et culturels (comme l'absence des femmes aux postes de direction des institutions) et que nous souhaitons dénoncer en nous impliquant dans la revalorisation du « rôle féminin » au plateau. Le texte a aussi été nourri par un atelier au Conservatoire nommé *Merely Players*, une réflexion autour du théâtre élisabéthain, de ses codes et de sa mise en jeu. Ce qui nous plaisait était d'imaginer l'état du comédien au temps de Shakespeare. Ils n'avaient pas le temps de répéter leurs rôles avec leurs partenaires, ils connaissaient seulement leurs propres répliques et leurs tops pour les dire au moment de la représentation. Parfois ils ne savaient pas précisément de quoi la pièce parlait. C'est quelque chose que nous avons repris à notre compte lors de la restitution de la maquette du projet.

G. A. : Ce qui m'intéressait dans l'écriture de cette pièce, outre son évidente dimension politique, c'était d'une part le pari dramaturgique mais aussi le travail de l'acteur et de l'actrice au moment du jeu. Chaque comédien et comédienne est autonome dans sa recherche de personnage. Toute la démarche ensuite, qui est une méthode Actors Studio, a été de densifier l'histoire des caractères, réfléchir à ses objectifs et les confronter à ceux des autres protagonistes au plateau.

M. D-S. : De la même façon que Shakespeare le faisait à l'époque, la mise en jeu des intrigues et des personnages est ancrée dans les codes théâtraux de notre temps, et nous nous amusons à les déstabiliser – d'où l'important dialogue avec le cinéma de Christopher Nolan, qui lui-même emprunte à la dramaturgie shakespearienne. Nous avons imaginé un grand concours de théâtre dans notre fable, pour y incruster des extraits de pièces de Shakespeare en abyme, cela nous permet d'ouvrir une fenêtre vers le passé élisabéthain aussi bien que de mettre en lumière notre propre contexte de création.

Pouvez-vous nous en dire plus de la direction d'acteurs et du plateau, de sa mise en espace ?

M. D-S. : Il n'y aura pas de mise en scène à proprement parler. C'est-à-dire que l'écriture est déjà la base de la direction d'acteurs et d'actrices. Nous souhaitons que l'espace soit vide de décor et rempli de réalités et d'acteurs, d'actrices. Cela doit produire un effet de larsen : la fiction et la réalité se captent, se répondent et s'amplifient. L'enjeu du travail n'est pas dans les partis pris esthétiques mais plutôt dans la mise en jeu des comédiens et comédiennes au plateau. Pendant le processus de création, les rôles tournaient : l'une des actrices reprenait à son compte le rôle de l'autre. Cela leur a permis de véritablement s'approprier le texte. Sur scène, le résultat sera la macération de ce travail.

G. A. : Cela donne « l'autorisation » de penser un rapport au jeu qui se dégage du sacro-saint texte. Elles et ils ne seront pas seulement là pour restituer des phrases par cœur, mais aussi pour se questionner sur ce qu'elles et ils vivent au plateau. L'idée, avant que le projet ne soit retenu par le Conservatoire, était de se libérer des contraintes économiques pour pouvoir jouer ce texte partout. Ne pas être empêché de faire du théâtre. Nous aimons nous dire : « On va voir ce qu'on a à disposition et on va bricoler avec ça. » Nous souhaitons vraiment utiliser le réel et ce que nous avons à portée de main. Ce travail fait écho à la manière dont travaillait Shakespeare. Au cas où la société s'effondrerait et que l'on se retrouverait dans *Mad max*, on pourrait quand même jouer nos pièces...

En dehors de votre souhait de vous affranchir des époques et des réalités économiques, votre propos est très contextualisé et fait référence à des courants, des modes de pensée.

M. D-S. : C'est vrai et nous aimerions donner plusieurs réponses. D'abord, il y a cette question de la visibilité. C'est-à-dire s'éloigner de l'universalisme des habitudes théâtrales qui font que la forme l'emporte sur le fond. Rendre un texte lisible et inviter tous les publics à le découvrir. *Juliette, le Commencement* traite des oppressions systémiques auxquelles chacun et chacune doit faire face dans la société. Cette question du tabou social est très forte et renvoie à des questions que, potentiellement, chacun-e se pose. Ce que nous cherchons à analyser avec lucidité et exigence, ce sont les motifs d'insurrection contre les structures sociales. Nous souhaitons injecter une pensée critique et radicale à l'endroit où la méconnaissance et l'aveuglement, volontaire ou non, sont fréquents et dangereux. Nous voulons aussi étudier avec toute la bienveillance possible les dénis et les prétextes qui couvrent ces oppressions, entretiennent les privilèges et alimentent un rapport à l'autre déséquilibré, méfiant et conflictuel dont les répercussions sont socialement dommageables. Et par ailleurs, c'était questionner l'alliance du savant et du populaire au théâtre.

G. A. : Cela peut paraître étonnant mais cette pièce m'a été inspirée par la trilogie des Batman. D'un côté il y a l'aspect *blockbuster*, très dynamique, très festif, et de l'autre la pensée « intellectuelle » du film d'auteur. Cela vient corroborer ce que Marceau disait sur cette alliance du savant et du populaire. On a d'un côté une dimension sociale très forte avec des personnages qui s'extraient de la Cité pour revendiquer des droits, et de l'autre un combat des concepts. Pour en revenir aux films de Nolan, des archétypes tels que le Joker ou Batman représentent le Chaos ou la Justice hors-la-loi. Ils incarnent des symboles, au-delà des identités. L'héroïne de *Juliette, le Commencement* tend à devenir un symbole : parce qu'elle s'extrait des systèmes oppressifs de la Cité, elle devient un sujet pensant qui commence à incarner ses propres idées. Que ce soit la cause féministe ou post-coloniale, l'insurrection, le terrorisme ou encore l'argent, toutes ces problématiques sont incarnées à tour de rôle par les personnages. On en arrive à un affrontement idéologique. C'est propre à Nolan, c'est propre à Shakespeare, c'est propre à Hugo. Finalement, on brasse toujours les mêmes histoires. La structure de cette pièce a été pensée au sein de notre compagnie la Cité furieuse. Nous nous situons dès les origines du projet dans les problématiques du corps social. Nous avons à cette occasion, rédigé un manifeste qui éclaire notre propos :

« L'objectif de l'Humanité est le Progrès.

(Car quand elle stagne – même dans un état de bonheur – l'Humanité finit par s'endormir, puis reculer, portée par les flots nébuleux de la lassitude vers le mystère brutal et merveilleux de la Nature sauvage, là où l'Humanité ne peut survivre seule – c'est-à-dire séparée d'elle-même, c'est-à-dire sans société.)

Sur le chemin du Progrès se trouvent de nombreuses injustices, nées d'inégalités naturelles et de corruptions sociales.

Les progrès techniques mettront fin à toutes les inégalités.

Les progrès politiques mettront fin à toutes les corruptions.

Le Progrès mettra fin aux injustices.

L'art expose, exprime et commente les progrès techniques et politiques existants.

L'art prépare également le terrain pour les progrès techniques et politiques futurs.

L'objectif de la Cité Furieuse est de produire de l'art. »

Pour moi, l'art, c'est l'éducation des adultes.

Propos recueillis par Marion Guilloux



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17